

Livre | «Paroles de prostituées»: témoignages de vie dans les quartiers chauds de Bruxelles

Histoires de filles sur fond de glace

Sur le trottoir, dans un bar ou sur un yacht, heureuses ou non, elles ont toutes choisi de vivre de leurs charmes. Dix femmes et un client qui se livrent sans détour au fil de pages parfumées d'émotion et de sincérité.

THIERRY FIORILLI
PATRICE LEPRINCE

Un recueil d'histoires vraies. Celles de femmes parfois sauvages, parfois fragiles mais jamais résignées. Qui se racontent.

Nous avons donné la parole à des femmes qu'on entend peu et sur lesquelles on projette tellement de fantasmes et de tabous, lance Françoise Raes, coauteure du livre avec Catherine François. Toutes ont volontairement choisi la prostitution comme source de revenus.

Mais derrière ce miroir se cachent avant tout des femmes, des mères, des épouses... Nous avons choisi de les rencontrer sur le terrain, dans la rue, dans les «carrées», les bars ou chez elles, dans leur salon, quand c'était possible. Difficile en effet de se raconter sur le coin du trottoir.

Dix se sont prêtées au jeu. Elles ont en commun au moins dix ans d'expérience et donc un certain recul sur leur parcours. Un parcours hétéroclite. Certaines ont toujours travaillé à leur compte, d'autres pour un «mac». Avant la prostitution, Marie a bossé à l'usine, Sophie était fonctionnaire au ministère des Finances, Francine a tenu un snack...

L'une d'elles, dont le cheminement est retracé dans l'ouvrage, vérifie les pages qui la concernent. Et, demandant malgré tout l'anonymat, affirme

que ses propos ont été très fidèlement retranscrits. Même si je me demande à quoi peut servir un tel bouquin.

« Il est parfois plus humiliant de sortir son billet, de remonter sa braguette et de repartir le nez sur ses chaussures »

Certaines connaissent le trottoir. Elles travaillent été comme hiver pour des passes à 12 euros. Comme Denise qui, à 67 ans, alterne les ménages et le trottoir depuis trente ans. Ou comme Eva, qui nous avoue travailler quotidiennement entre dix et douze heures

(1.000 francs devant, 2.000 derrière!) et n'avoir pris que quarante jours de congé en trois ans et demi. Sans pour autant arrêter de galérer. A l'autre bout de la profession, il y a les «scandaleuses»: ces «call-girls», qui exercent leur savoir-faire dans un univers luxueux. Entre ces deux extrêmes, on retrouve la majorité des prostituées.

Destins différents pour des histoires personnelles. Pas question de dresser le portrait-robot de la travailleuse du sexe. Pour certaines, c'était la moins mauvaise des solutions. Pour d'autres, la plus évidente. L'une arrêterait si elle trouvait un mari — ou, comme Eva, quelqu'un qui me donne de quoi ouvrir une taverne... L'autre revendique avant tout son autonomie financière — comme Magali, qui proclame

n'avoir jamais voulu dépendre de quelqu'un.

Une plongée en «zone rose» qui ne pouvait être complète sans le témoignage d'un client. Certaines ont vieilli avec lui, ont connu son premier boulot, son mariage, son divorce... Un lien s'est établi. Et pas forcément celui auquel on pense. Les rapports argent-service ne vont pas tous dans le même sens, reprend Françoise Raes. On est souvent loin du client tout-puissant qui asservirait la femme qu'il paye. Il est parfois plus humiliant de sortir son billet, de remonter sa braguette et de repartir le nez sur ses chaussures. ●

«Paroles de prostituées», par Catherine François et Françoise Raes, chez Luc Pire.

« Je donne du plaisir, rien de plus »

C'est au quartier Nord. Dans le petit studio, à droite de la vitrine, un sapin est encore tout enguirlandé. Ici, c'est chez Eva, 48 ans, ronde comme une gourmandise mais visage de quelqu'un qui en a bavé. J'aurais voulu faire des études, mais je n'ai pas pu. J'ai été condamnée suite à une histoire de drogue. J'ai fait quatre ans de prison. Aujourd'hui, si je tombe malade, je n'ai rien. Et mon fils aimerait que j'arrête, depuis qu'il a une fille...

Sa peine purgée, Eva a préféré recommencer le métier plutôt que d'aller au CPAS. J'y suis allée deux mois, mais à 21.000 francs, ça pouvait pas durer. J'ai galéré mais j'ai remonté la pente.

Avec des coups durs: J'ai dû déménager, quand il y a eu les incidents, il y a deux ans, avec les vitrines cassées et tout ça. Une voisine m'a dit: «Je t'ai vue à la télé. Tu es une prostituée». Je lui ai rétorqué «Non, non, tu t'es trompée». Il y a eu une pétition dans l'immeuble et j'ai dû partir. Officiellement parce que je faisais du bruit. J'avais pourtant manqué de respect à personne.

A côté d'Eva, Magali, 53 ans, petite pile blonde électrique, a l'avis tranchant comme un scalpel. Je n'ai pas honte de ce que je fais, mais je n'en suis pas fière. Mes amis savent que je suis pute mais je ne le crie pas sur tous les toits. Je mène ma vie comme

j'ai envie. Mon boulot, c'est mon boulot. C'est comme si j'allais au bureau tous les jours, moi. Ou à l'usine. N'empêche: je réponds que je suis dans l'Horeca quand on me demande le travail que je fais. Sauf quand je veux jeter un froid.

Et les clients? Je ne les respecte pas, affirme Eva. Ils viennent juste se vider les couilles. J'en ai bien à qui je dois remonter le moral mais l'inverse n'arrive jamais. J'aimerais bien, parfois. Magali, elle, assène: Ça fait trente ans que je fais ce métier, trente ans que je donne du plaisir, rien de plus. Des clients, à part l'argent, je n'attends rien. Surtout pas de sentiment. ●

16